

ESPACES, TERRITOIRES ET COMPORTEMENTS DES CHÂTELPERRONIENS ET AURIGNACIENS DE LA GROTTÉ DU RENNE À ARCY-SUR-CURE (YONNE)

Michèle JULIEN¹ & Nelly CONNET²

¹ UMR ArScAn 7041, Ethnologie préhistorique, 21 Allée de l'Université, F-92000 Nanterre. julien@mac.u-paris.10.fr

² UMR 9944, Laboratoire de Préhistoire et Quaternaire, Université de Lille 1, F-59655 Villeneuve d'Ascq cedex. nelly.connet@wanadoo.fr

"À la mode, la question du territoire est multiforme et possède une dimension naturelle [...], mais surtout propose une dimension socialisée de l'espace, le territoire pouvant renvoyer, selon les cas, à l'identité au vécu, au paysage, etc"
(Bravard & Pourtier 2003).

Résumé. Fouillée par A. Leroi-Gourhan, la grotte du Renne, à Arcy-sur-Cure (Yonne), a livré une importante séquence du Paléolithique supérieur. Dans la mesure où la même grotte a été successivement occupée par des Châtelperroniens et des Aurignaciens, nous comparerons, d'après un modèle de géographie culturelle, leurs territoires domestiques et économiques ainsi que leurs itinéraires et leurs éventuels "espaces d'alliance". Par ailleurs, l'étude de leurs productions techniques et de leurs comportements économiques aidera à mieux déterminer la fonction de leurs habitats et la place que tenait la grotte du Renne dans leurs territoires de nomadisme. Nous montrerons que l'environnement naturel a déterminé des comportements territoriaux analogues et que la plupart des variabilités mises en évidence sont plus de degré que de nature. Toutefois, nous essaierons d'expliquer pourquoi les choix opérés par les derniers Néandertaliens dans certains domaines semblent révéler des préoccupations plus complexes que celles des Aurignaciens lors de leurs séjours dans la grotte du Renne.

Abstract. Excavated by A. Leroi-Gourhan, the Grotte du Renne at Arcy-sur-Cure in the Yonne region of North central France yielded a substantial Upper Palaeolithic sequence. Since both Châtelperroniens and Aurignaciens inhabited this cave, we will, by reference to a cultural geography model, confront their respective domestic and economic territories as well as the extent of their "home range itineraries" and "alliance networks". To gain a better insight into the function of the dwelling sites and the position of the Grotte du Renne within the home range territories of these nomad hunter-gatherers, we studied their manufacturing techniques and economic behaviours. Results show that natural environment determined analogue territorial behaviours and that most of the variations we identified are rather a matter of degree than of actual discrepancy. We will however tentatively try to explain why some of the choices made by Châtelperroniens during their dwell in the Grotte du Renne seem to indicate more complex concerns than those displayed by Aurignaciens.

Le propos de cet article n'est pas de s'interroger sur la question de l'origine et du devenir des derniers Néandertaliens, auteurs présumés des industries du Châtelperronien, et de leurs éventuelles relations avec les premiers *Homo sapiens* Aurignaciens (cf. par exemple, Hublin *et al.* 1996; d'Errico *et al.* 1999; Mellars 1999; Zilhao & d'Errico 2000). En revanche, afin d'alimenter la discussion sur les territoires, nous avons voulu profiter du fait que, dans la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure, des groupes châtelperroniens et aurignaciens se sont succédé, pour comparer leurs territoires et habitats respectifs et, en conséquence, leurs comportements d'acquisition et de consommation ainsi que la nature de leurs activités. L'intérêt de cette unité de lieu est que, parmi tous les facteurs habituellement pris en compte dans la comparaison de groupes culturels, l'un d'eux au moins ne variera pas, ce qui permettra de mieux mesurer les analogies et les différen-

ces des autres. Nous montrerons que l'environnement naturel a déterminé des comportements territoriaux analogues et que la plupart des variabilités mises en évidence sont plus de degré que de nature. Toutefois, nous essaierons d'expliquer pourquoi les choix opérés par les derniers Néandertaliens dans certains domaines semblent révéler des préoccupations plus complexes que celles des Aurignaciens lors de leurs séjours dans la grotte du Renne.

Rappel historique

Pendant des dizaines de milliers d'années, des groupes paléolithiques ont occupé les grottes et abris des hautes falaises calcaires de la vallée de la Cure à Arcy et ils y ont laissé de multiples témoins de leurs activités. Les plus visibles de ces refuges naturels ont été vidés dès le XIXe siècle par des cher-

cheurs enthousiastes, qui s'employèrent avec détermination à en extraire les ossements et les silex, nous privant ainsi de documents irremplaçables. Ce n'est qu'à partir de 1890 que de véritables fouilles stratigraphiques furent entreprises par l'abbé Parat, qui y travailla jusqu'en 1905 et fit connaître au monde scientifique l'importance du site d'Arcy. Près de quarante années plus tard, de nouvelles fouilles furent entreprises par A. Leroi-Gourhan, à la suite de la découverte, en 1946, des gravures de la grotte du Cheval (Baffier & Girard 1998).

Parmi les diverses grottes fouillées, la grotte du Renne, exploitée de 1949 à 1963, révéla une exceptionnelle séquence d'occupation. Grâce aux premiers articles de synthèse publiés (Leroi-Gourhan 1961, 1963; Leroi-Gourhan & Leroi-Gourhan 1965), cette grotte est devenue "le gisement de référence pour le passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur, et pour les débuts du Paléolithique supérieur au nord de la Loire" (Schmider 2002:7).

Au-delà de l'exceptionnelle qualité, pour l'époque, des fouilles et de l'enregistrement, le grand intérêt de ce gisement est naturellement la succession stratigraphique, juste au-dessus d'un niveau de Moustérien récent, de 3 niveaux de Châtelperroniens, d'un niveau de l'Aurignacien puis d'un autre du Gravettien.

La comparaison préliminaire que nous présentons ici a été rendue possible grâce à l'apport de travaux récents: la monographie sur l'Aurignacien de la grotte du Renne, publiée en 2002, sous la direction de B. Schmider, la thèse de N. Connet (2002) sur les industries lithiques châtelperroniennes, et enfin l'approche comparative des systèmes de production et d'utilisation des poinçons en os des deux complexes présentés récemment lors de réunions scientifiques (d'Errico *et al.* 2003, 2004).

La notion de territoire

Comme le rappelait le géographe J. Bonnemaïson, la première approche "scientifique" du territoire a été faite par

l'ornithologue E. Howard dans une étude sur la vie sociale des fauvelles. Celui-ci a montré que les conflits entre oiseaux mâles portaient d'abord sur la délimitation d'un territoire exclusif, déterminant en retour la hiérarchie sociale des oiseaux et indirectement le partage des femelles. Pour J. Bonnemaïson, "les territoires humains sont assurément plus complexes. [...] La territorialité humaine se définit beaucoup plus par la relation culturelle qu'un groupe ou qu'une ethnie entretient avec "le maillage des lieux" et le système d'itinéraires qui quadrillent son espace, que par la référence aux concepts biologiques fermés d'appropriation et de frontières" (Bonnemaïson 1996:167). Dans son étude sur les fondements géographiques d'une identité dans l'archipel des Vanuatu (*Ibid.*), le géographe considère que le système territorial correspond à la concordance des lieux, des itinéraires et des espaces et il propose un tableau des territoires socio-culturels que nous tenterons d'adapter à notre perception des faits archéologiques du Paléolithique supérieur (tabl. 1). Ce tableau correspond, pour nous, bien évidemment à la grille de lecture d'un modèle de géographie culturelle et il n'est pas question ici d'une comparaison directe avec des populations fort éloignées dans le temps et dans l'espace.

Le cadre chronologique

Tout d'abord, à la différence de l'approche de géographie culturelle synchronique de J. Bonnemaïson, qui étudie les sociétés actuelles des archipels du Vanuatu, nous nous plaçons dans une perspective diachronique. Sans entrer dans le détail, rappelons que les occupations châtelperroniennes s'étagent sur 50 à 90 cm d'épaisseur, selon les zones, et qu'elles ont été subdivisées par les fouilleurs en 5 niveaux: Xc, Xb, Xa, IX et VIII, alors que l'unique niveau VII aurignacien, ne se développe que sur 5 à 35 cm d'épaisseur. La couche X, distinguée en 3 niveaux par des lits de plaquettes, était de couleur brun-rouge, le niveau IX présentait une couleur légèrement plus brune et le niveau VIII, une teinte jaunâtre. Le niveau VII, aurignacien, rouge violacé se différenciait nettement du niveau sous-jacent VIII (Connet 2002).

Sociétés actuelles au Vanuatu			Sociétés paléolithiques	
Types de lieux	Types d'espaces	Fonction et usages	Adaptation aux faits archéologiques	
Lieux culturels : lieux sacrés et lieux mythiques	Espace magique	Fonction religieuse : origine des lignées, réceptacle des pouvoirs magiques	Espace sans doute non marqué à l'époque des Châtelperroniens mais peut-être déjà à l'Aurignacien	
Lieux sociaux : Lieux de réunion des Hommes Lieux d'habitat familial et maisonnées	Espace domestique	Fonction politique et résidentielle	Nature et durée des habitats (saisonniers ou permanents) et fonction du site	
Lieux d'usage : parcellaire interne et jardins	Espace économique	Territoir agricole	Les espaces d'acquisition	
Frontière extérieure : zone de forêt et limites naturelles	Espace politique	Fonction territoriale	Quelles limites de fréquentation ordinaires ?	
Itinéraires : routes maritimes et terrestres	Espace d'alliance	Fonction d'échange : relations transterritoriales et transrégionales	Dans quelles directions se faisaient les relations avec l'extérieur ?	

Tableau 1. Approche du système territorial dans les archipels du Vanuatu (d'après Bonnemaïson 1996, tabl. 7), et application théorique aux territoires paléolithiques.

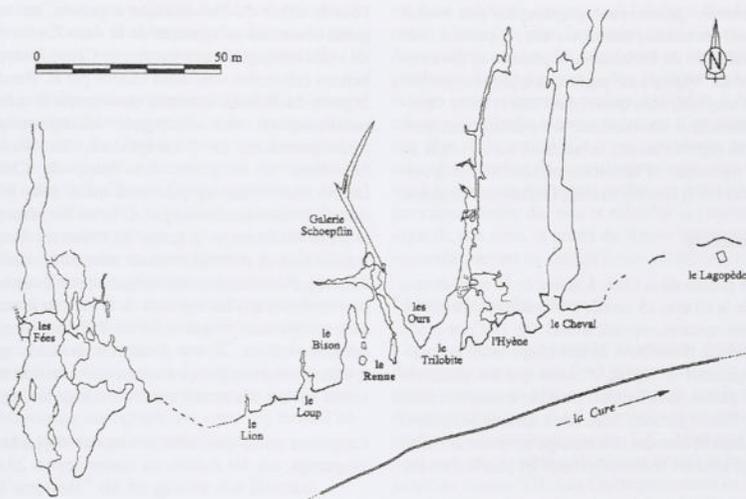


Figure 1. Plan des grottes d'Arcy-sur-Cure (doc. équipe d'ethnologie préhistorique).

On sait que le degré de résolution des datations ^{14}C est relativement faible autour de 33.000 BP, où il existe peut-être un "effet de plateau" comme l'a rappelé H. Valladas lors du colloque. En dehors d'âges indéniablement trop récents, dus semble-t-il, à la présence d'une matière organique polluante, les deux séries de dates effectuées pour le Châtelperronien s'échelonnent de 38.300 ± 600 à 31.300 ± 600 BP pour le niveau X, et de 33.860 ± 250 à 30.000 ± 1400 pour le niveau VIII; les dates pour l'Aurignacien varient de 31.800 ± 1240 à 30.800 ± 250 BP (Girard *et al.* 1990; David *et al.* 2001). En dépit de ces notables incertitudes radiométriques, un hiatus sédimentologique et palynologique a pu être mis en évidence dans la stratigraphie de la grotte du Renne entre les couches VIII et VII, ce qui implique une longue absence d'habitat humain entre les dernières occupations des Châtelperroniens et celle des Aurignaciens (Leroi-Gourhan 2002:46). Il n'y a donc eu ici, aucune possibilité de contact ni de remplacement à court terme, même s'il ne peut être exclu qu'il en ait existé entre les Châtelperroniens d'Arcy et certains groupes aurignaciens contemporains mais extérieurs.

Les échelles du territoire des Châtelperroniens et des Aurignaciens de la grotte du Renne

Nous nous interrogerons donc sur les diverses échelles des espaces fréquentés par les Châtelperroniens et les Aurignaciens dans ce même environnement: avec, tout d'abord, des unités de lieu naturelles semblables: l'espace géographique régional, les lieux d'accueil du site et l'espace habitable de la grotte du Renne. Seront comparées ensuite leurs adaptations à ce qui pouvait être différent: les paysages dans lesquels ils ont vécu, compte tenu des changements cli-

matiques, les aménagements des habitats, les territoires d'acquisition des ressources lithiques et fauniques ordinaires ou plus exceptionnelles. Nous comparerons aussi, à partir de la nature des équipements et des productions techniques, la fonction des habitats afin de mieux comprendre la place que tenait la grotte du Renne dans les territoires de nomadisme de ces deux groupes et, enfin, les possibles relations avec des groupes contemporains, en dehors du territoire de fréquentation ordinaire.

L'espace régional naturel

Les falaises d'Arcy-sur-Cure, dégagées aux temps géologiques par les eaux de la Cure, sont situées en Bourgogne, sur les plateaux calcaires de la bordure sud-est du Bassin parisien, aux confins du massif hercynien du Morvan. La rivière, qui prend sa source dans les monts du Morvan, rejoint au nord le cours de l'Yonne, elle-même tributaire de la Seine. Si les rivières tracent un axe naturel nord-sud, il faut aussi noter que la région est située presque à égale distance des bassins de la Loire (environ 75 km vers l'Ouest) et de la Saône (un peu plus de 100 km vers l'Est).

Le territoire d'Arcy s'organise autour de deux boucles de méandres au pied d'abrupts rocheux qui ont été creusés sur plus de 120 m dans les plateaux qui s'étendent de part et d'autre de la vallée, à altitude moyenne de 250 m. M. Girard indique que les conditions écologiques actuelles sont ici exceptionnelles pour la Bourgogne, avec une opposition entre les versants abrupts exposés au sud, où l'on trouve des pelouses de type méditerranéen, et les côtes opposées, au nord, portant une végétation forestière tempérée (Baffier & Girard

1998:10). Le contexte géomorphologique ayant peu évolué depuis 50.000 ans, ces terroirs contrastés ont vu, au cours des fluctuations climatiques du Pléistocène supérieur, se développer divers types de végétation, parfois steppiques, parfois forestières, mais toujours, sans doute, dans une relative variété écologique, selon leur situation sur les plateaux environnants, les versants exposés au sud ou au nord, ou les bords de la rivière. Cette mosaïque de terroirs complémentaires a certainement toujours été favorable aux implantations humaines.

L'espace humanisé

Le long de la rive gauche de la Cure, à moins de 10 m au-dessus du cours actuel de la rivière, 15 cavités s'échelonnent sur 800 m au pied de la falaise concave, exposée au sud (fig. 1). Cette configuration topographique favorable a, de tout temps, attiré les groupes humains fréquentant la région, d'autant que les structures d'accueil de cette qualité, vastes grottes ou abris, étaient fort rares sur les marges du Bassin parisien. Mais elle a aussi toujours servi de repaire aux hyènes et ours des cavernes qui semblent avoir, en alternance, partagé avec les hommes les lieux les plus favorables.

Pour le début du Paléolithique supérieur, on ne connaît pas grand chose des occupations de la vaste Grotte des Fées, trop tôt vidée mais, grâce aux travaux de l'abbé Parat puis aux attributions culturelles effectuées ensuite par H. Breuil, on sait que la grotte du Trilobite contenait des témoins d'occupations, malheureusement non distingués stratigraphiquement, du Châtelperronien, de l'Aurignacien, du Gravettien et du Solutréen, et la grotte des Ours, du Châtelperronien. Découvertes beaucoup plus tard mais, cette fois, exploitées dans de bonnes conditions par A. Leroi-Gourhan et son équipe, la grotte du Renne et la grotte du Bison ont livré des niveaux moustériens et châtelperroniens surmontés, dans la grotte du Renne, par des occupations aurignaciennes et gravettiennes. On peut constater que les 3 grottes du Bison, du Renne et de l'Ours sont mitoyennes, et que celle du Trilobite ne se trouve qu'à quelques mètres. Il est donc très possible qu'à certaines époques, plusieurs groupes apparentés se soient installés à proximité les uns des autres, sur les bords de la Cure.

Rappelons enfin que, dans cet espace déjà humanisé depuis longtemps, ont été établis, au moins depuis 28.000 BP, deux

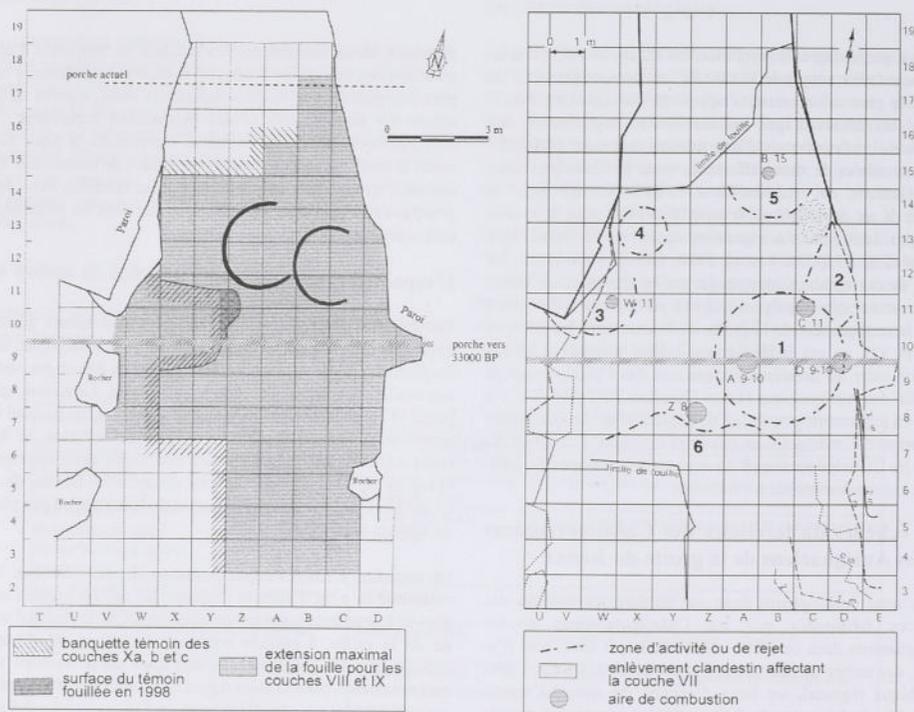


Figure 2. Plan de la grotte du Renne au Châtelperronien et à l'Aurignacien et emplacements des habitations (d'après Connet 2002; Schmider 2002).

grands "sanctuaires", la Grande Grotte (située un peu plus à l'Est) et la grotte du Cheval, dans lesquels des figurations gravées ou peintes évoquent, avec récurrence, le mammouth.

Il est hautement probable que ces grottes étaient déjà connues et visitées au temps des Châtelperroniens et des Aurignaciens. Les gravures de la grotte du Cheval ne sont pas datées mais, selon D. Baffier, "l'iconographie à mammouth dominant, qui se rapproche de celle de la Grande Grotte attribuée au début du Paléolithique supérieur [et] la présence de conventions graphiques et de représentations vulvaires existant dès l'Aurignacien" sont à prendre en considération pour la détermination de leur grande ancienneté (Baffier & Girard 1998:47). Il reste à espérer de nouvelles découvertes datables pour savoir si ces lieux étaient déjà considérés, au moins dès l'Aurignacien, comme des "espaces sacrés", selon la définition de J. Bonnemaïson. Il existe peu d'exemples, sinon peut-être dans les Pyrénées, où l'on rencontre, sur un espace aussi restreint, une association topographique entre des lieux d'habitat et des lieux à caractère plus symbolique.

"L'espace d'accueil" de la grotte du Renne

L'emplacement du porche de la grotte du Renne semble avoir légèrement reculé entre le début de l'occupation châtelperronienne et celle des Aurignaciens, mais ce recul n'a sans doute pas affecté de manière très significative l'espace abrité (fig. 2). Les fouilles ont mis en évidence un replat de terrasse d'environ 6 à 8 m de largeur sur une dizaine de mètres de profondeur, dans le sens nord-sud (des bandes 17/18 à 7) et l'existence d'un talus très abrupt au Sud, à partir de la bande 7. Bien que le moment de basculement des couches ne soit pas connu, on remarque que les niveaux d'occupation se sont effondrés en pile d'assiette, dans un ordre stratigraphique encore repérable (fig. 3): ce qui suggère un dépôt initial des témoins d'occupation sur une surface relativement plane. Il

est donc probable, qu'encore à l'époque des Aurignaciens, le replat s'étendait plus largement vers l'avant, peut-être sur deux mètres encore. En conséquence, la configuration topographique devait à peu près être la même aux deux époques, et l'on peut estimer la surface habitable à 80 m² environ, même si le porche largement ouvert n'en surplombait qu'un peu plus de la moitié. Ce n'est sans doute pas ce "toit" qui assurait le confort de l'installation mais, plus vraisemblablement la présence des parois rocheuses latérales et frontale qui pouvaient abriter du vent et réfléchir la chaleur du soleil. En dépit de son nom, la grotte du Renne correspondait plus à un vaste abri ouvert au sud qu'à une véritable grotte.

L'évolution du climat

L'un des variables à prendre en compte dans la comparaison des comportements des deux groupes culturels ayant occupé la grotte au cours de plusieurs millénaires, est le climat. Les études palynologiques d'Arl. Leroi-Gourhan, complétées par les études sédimentologiques de J.-C. Miskovsky, s'accordent pour voir une évolution du climat depuis la base du niveau X jusqu'au niveau VII. Les Châtelperroniens se seraient établis lors du déclin d'une phase tempérée à développement forestier (fin de l'interstade des Cottés) puis, très rapidement, le climat serait devenu froid et sec, déterminant sur les plateaux une steppe avec quelques bosquets de pins et de genévriers et, dans le fond de vallée, d'aunnes et de noisetiers, le niveau VIII marquant le maximum du froid sec, avec une dominance des charbons. Beaucoup plus tard, les Aurignaciens se seraient alors installés à la faveur d'une période humide dominée par les prairies à graminées où se développaient les arbres. Cette nouvelle période humide correspond à ce qui a été défini comme l'interstade d'Arcy (Leroi-Gourhan 1964, 2002; Girard *et al.* 1990). Nous avons donc ici le premier élément de différenciation dans cette unité de lieu, lié aux fluctuations du climat et, en conséquence, de la végétation et des ressources fauniques.

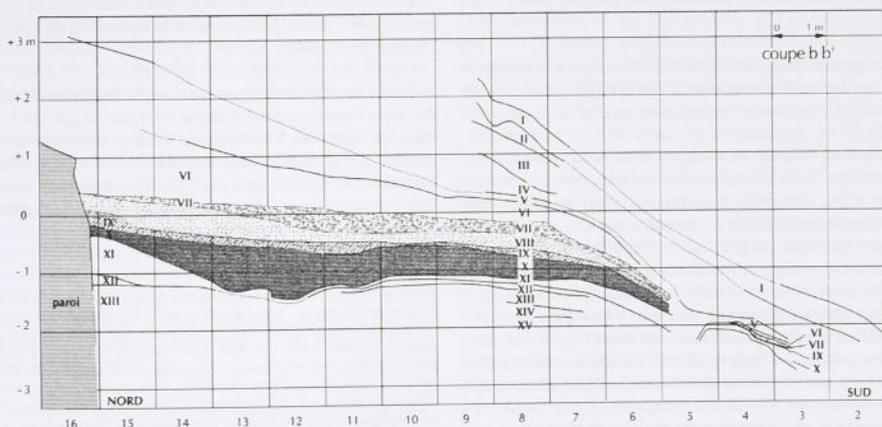


Figure 3. Profil longitudinal de la stratigraphie des niveaux archéologiques de la grotte du Renne, en limite A/B (d'après R. Humbert).

L'espace domestique

Bien que l'accumulation progressive des dépôts d'origine anthropique et naturelle ait peu à peu relevé le niveau des sols d'habitat, la configuration générale de ce vaste abri a peu changé au cours des millénaires d'occupation, et les hommes en ont aménagé l'espace en fonction, sans doute, du nombre des occupants et des besoins de la vie quotidienne. Lieu social par excellence, l'habitat aménagé pourrait révéler des choix qui n'étaient pas seulement déterminés par le désir de s'abriter.

Les seules structures d'habitat du Châtelperronien qui soient, pour le moment, connues sont celles de la grotte du Renne. La figuration des célèbres "fonds de cabanes" a été maintes fois publiée, et, dans l'attente d'une publication exhaustive qui en reprendrait l'analyse détaillée, les descriptions d'A. Leroi-Gourhan font référence. Selon ses propres observations, les niveaux X et IX représentent une parfaite continuité d'occupation: "Sur 40 cm d'épaisseur, par places, nous avons dépouillé jusqu'à une dizaine de sols constitués. [...] De nombreuses structures sont apparues en place, la plus importante est une hutte grossièrement circulaire, dont la trace consiste en une série de trous de poteaux [...]. De nombreuses défenses de mammouth ont été découvertes dont le report sur plan laisse entrevoir qu'elles ont occupé les trous de poteaux et formé la carcasse d'une hutte. [...] L'histoire de cette hutte, reconstruite maintes fois, peut être suivie à travers toute l'épaisseur des deux horizons châtelperroniens (X et IX)" (Leroi-Gourhan 1961:10). Ces "fonds de cabane", dont le diamètre varie de 2,5 à 4 m, sont aussi parfois associés à des plaquettes soigneusement agencées en arc de cercle et à divers petits foyers. En revanche, le niveau VIII sus-jacent, n'a livré aucun foyer ni reste d'aménagement et les différences de densité des dépôts ne révèlent aucune organisation décelable. Selon, A. Leroi-Gourhan, ces témoins d'occupation semblent correspondre à de courts séjours intermittents, entre ceux des hyènes et des ours, et il considérait que l'industrie lithique témoignait d'une certaine décadence des groupes châtelperroniens.

À l'Aurignacien enfin, aucun reste d'aménagement construit n'a pu être mis en évidence bien que le plan de répartition des vestiges révèle une vaste concentration au pied de la paroi est de l'abri. Cette concentration circulaire de 3 à 4 m de diamètre, associée à 4 foyers encadrés de blocs ou de dalles, a été interprétée par B. Schmider comme une aire d'activité principale ayant pu, comme le suggérait A. Leroi-Gourhan, marquer l'emplacement d'une habitation circulaire au plan peu apparent (Schmider 2002:274-277). En effet, aucun trou de poteau n'a été repéré à la fouille mais l'existence d'une tente posée sur le sol est envisageable. La densité des vestiges dans cette zone centrale du porche s'oppose à un espace périphérique où l'on retrouve plusieurs autres zones d'activités, plus ou moins ponctuelles et spécialisées, parfois associées à des foyers, ainsi que des accumulations de vestiges interprétées comme des aires de rejets de déchets divers (*Ibid.*). La présence de ces rejets est importante car elle témoigne d'opérations de nettoyage destinées à libérer la zone principale d'activité:

ce qui peut conforter l'hypothèse d'un abri édifié contre la paroi est. Par ailleurs, comme l'on sait que le climat à l'époque de l'occupation aurignacienne était relativement doux mais humide, la protection d'une tente devait être nécessaire. Et cela d'autant plus que, d'après l'emplacement sur le plan, cet espace d'habitation devait se trouver à la limite de l'aplomb du porche.

Lorsque l'on compare les types d'habitations, il apparaît que les constructions des Châtelperroniens, avec un soutènement de poteaux en défenses de mammouth et des cercles de dalles, sont de structure plus élaborée et plus solide que celles des Aurignaciens: sans doute les premiers ressentaient-ils un besoin de protection renforcée en raison de la rigueur du climat, mais le soin apporté par les Néandertaliens à l'édification de leurs abris mérite d'être noté. L'autre différence concerne le choix du lieu d'installation dans la grotte (fig. 2): on constate que les Châtelperroniens se sont plutôt installés vers le fond de l'abri, sous la voûte rocheuse, alors que les Aurignaciens semblent avoir préféré l'ensoleillement de la paroi orientale un peu plus au sud.

L'espace économique

Les deux groupes humains ayant vécu dans la grotte du Renne sont naturellement allés rechercher dans leur environnement les ressources nécessaires à leur vie quotidienne, qu'il s'agisse de ressources alimentaires, acquises par la chasse et la collecte, ou de matières premières nécessaires à leur équipement.

Le territoire de chasse et de collecte

Nous ne possédons actuellement, pour le Châtelperronien, que des informations précises sur la faune correspondant au tout début de l'occupation, le niveau Xc, soit à un moment où le climat tend à devenir plus sec et plus froid. F. David et Th. Poulain y ont dénombré 22.500 restes osseux dont seulement 12,3% ont pu être déterminés [1]. Dans le niveau VII, le nombre de restes est de 8600, avec 52% de déterminés (David & Poulain 1990, 2002).

Si l'on s'en tient strictement aux restes des animaux qui ont été consommés, ce sont le renne et le cheval qui ont fourni, dans les deux cas, l'essentiel du tableau de chasse et de la nourriture (fig. 4). Au début du Châtelperronien, le nombre de rennes et de chevaux est à peu près équivalent mais on constate que de l'ours et du bison ont également été consommés.

[1] Un décompte préliminaire a cependant été fait pour la couche VIII: sur les 1809 restes déterminés, 55% appartiennent à l'ours. Parmi les autres restes déterminés, les rennes sont, cette fois, quatre fois plus nombreux que les chevaux (ce qui peut s'expliquer par la rigueur du climat à l'époque), les autres espèces (hyène, chamois, bovins et carnivores, etc.) n'étant représentés que par quelques os (David 2002). Par ailleurs, la faune fournie par un sondage, effectué en 1998 par F. David, dans le témoin conservé des couches châtelperroniennes, montre, en dépit du petit nombre de restes collectés, que le renne et le cheval constituent toujours l'essentiel des espèces chassées (David *et al.* 2001).

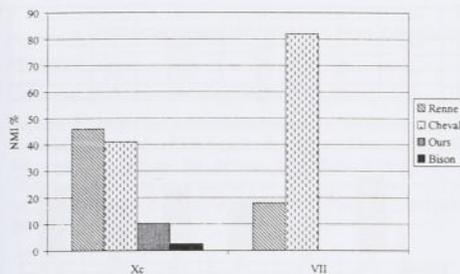


Figure 4. Comparaison des espèces animales consommées (en NMI). Châtelperronien: Xc; Aurignacien: VII (d'après David & Poullain 1990, 2002).

À l'Aurignacien, la consommation ne concerne plus que les rennes et les chevaux mais le nombre des seconds est nettement plus important que celui des premiers. Sans doute le radoucissement du climat peut-il expliquer la relative rareté du renne.

Si les matières dures animales et les peaux des espèces d'abord chassées à des fins alimentaires ont été utilisées, l'étude archéozoologique montre que d'autres animaux ont été chassés ou récupérés à des fins seulement techniques, pour l'équipement en matières dures animales ou pour la parure. On a vu aussi que des tronçons de défenses de mammouth avaient servi d'armature de soutènement pour les cabanes du niveau X, et F. David signale, pour l'Aurignacien, la présence de 2 autres tronçons à proximité du fond supposé de la tente, ainsi qu'un tarse utilisé en billot. Pour les fourrures, la couche Xc livre d'intéressantes preuves du dépouillement et de l'utilisation de peaux de renard, d'hyènes et d'ours, grâce aux traces de désarticulation observées entre les phalanges ou entre celles-ci et les métapodes. Les os de ces extrémités ont en effet été retrouvés au centre des huttes et l'on suppose qu'ils étaient laissés dans les peaux. Les mêmes traces ont été observées sur des os d'ours et de renard à l'Aurignacien, mais ces animaux ont seulement été dépouillés pour leur fourrure et non consommés (*Ibid.*).

L'éventail des espèces présentes dans tous les niveaux d'occupation, qu'il s'agisse d'animaux rapportés de la chasse, capturés à des fins techniques ou d'éléments prélevés sur des carcasses des carnivores qui fréquentaient les grottes, ne révèle donc pas d'apports lointains. On aurait pu s'interroger sur un apport spécifique de l'ivoire de mammouth, mais, dans tous les niveaux, les défenses sont associées à quelques gros os du même animal - fémur, tarse, bassin -, ce qui suggère que le mammouth fréquentait aussi un territoire proche et que les occupants prélevaient sur leurs carcasses, des éléments destinés à un usage mobilier.

En dehors de ces espèces vivantes, il faut signaler la collecte d'espèces fossiles: rostre de bélemnite, articles d'encrine, une *Rhynchonella* rainurée (sans doute localement) et deux

coquilles de *Bayania lactea* Lamarck dans le Châtelperronien, et un *Crommium* sp. dans l'Aurignacien. Selon Y. Taborin, les *Bayania* proviendraient des dépôts auversiens des environs de Meaux, et le *Crommium* des dépôts lutétiens des environs de Paris, soit à des distances de 150 km à 200 km du site (Taborin 1993).

Le territoire d'approvisionnement des matières lithiques

Dans les niveaux châtelperroniens comme dans l'Aurignacien, les matières lithiques les plus utilisées sont le silex du crétacé et la chaille. Les autres sont représentées, toujours en petites quantités, par des galets de quartz ou quartzite et des petits blocs de cristal de roche.

L'approvisionnement local concerne d'abord la chaille, à texture variant de fine à grenue, présente dans les formations calcaires proches du massif d'Arcy. Plus anecdotique est la présence à l'Aurignacien, d'un fragment de stalactite perforée (en trois morceaux) ne pouvant provenir que de la grotte des Fées, la grotte du Cheval ou la Grande Grotte, ce qui confirme que ces endroits étaient déjà fréquentés à cette époque. Étaient aussi ramassés à proximité, divers galets de quartz ou de quartzite ou de granit et certains nodules de silex, provenant pour la plupart du Morvan mais charriés dans les alluvions de la Cure.

D'origine plus lointaine sont les petits blocs de silex jaspé et de cristal de roche, qui proviendraient d'affleurements dans la région d'Avallon, un peu au sud d'Arcy, mais l'essentiel des importations intéresse le silex sénonien ou turonien, présent dans les formations du Crétacé supérieur du sud du bassin parisien. Issu des cuestas du Jovinien, à une trentaine de km au Nord et Nord-Est du massif d'Arcy, il apparaît aussi, en position dérivée, dans les formations de versant, à une vingtaine de kilomètres au nord des établissements paléolithiques. Dans l'ensemble, les mêmes matières ont été utilisées par les Châtelperroniens et les Aurignaciens et l'on peut supposer que leurs territoires d'approvisionnement étaient sans doute exactement les mêmes et que les plus éloignés se trouvaient à une (ou deux au plus) journée de marche de leurs lieux d'habitat.

Lorsque l'on compare les proportions relatives du nombre de produits de silex et de chaille (fig. 5), on remarque que, comme on pouvait le supposer pour une industrie du Paléolithique supérieur, le nombre relatif de pièces de silex est très nettement majoritaire à l'Aurignacien. Il est, en revanche, plus surprenant de constater qu'il l'est aussi dans le niveau X du Châtelperronien (soit le plus ancien) alors que, dans les deux niveaux plus récents, la chaille domine, notamment au VIII, avec un taux de 62%. L'étude des produits de débitage de ce niveau VIII a cependant révélé que la chaille sélectionnée à cette époque était de très bonne qualité et à grain fin et qu'elle avait permis la production de lames élançées ayant servi de supports aussi bien pour les outils de type Paléolithique supérieur que ceux de type Paléolithique

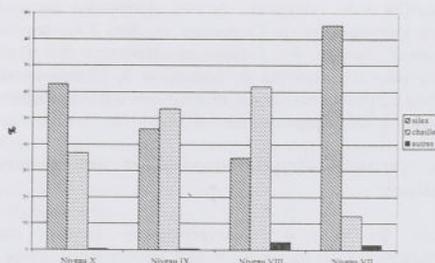


Figure 5. Proportions relatives des matières premières lithiques. Châtelperronien: X, IX et VIII; Aurignacien: VII (d'après Connet 2002; Schmider 2002).

moyen. L'ensemble est de très bonne facture, et contredit donc l'impression d'A. Leroi-Gourhan qui voyait dans l'industrie du niveau VIII, une certaine baisse de qualité technique d'autant que les produits de silex y étaient de petite taille et que les matières autres, quartz et quartzite y étaient plus représentées. Cependant, comme ce niveau est peu structuré par rapport aux précédents, cette différence peut s'expliquer par le fait que les groupes châtelperroniens du VIII ont effectué des séjours plus courts que leurs prédécesseurs, sans doute avec des objectifs différents, et sans prendre le temps d'aller se réapprovisionner en silex (Connet 2002: 351-352).

Productions domestiques et comportements techniques

En dépit de territoires d'acquisition globalement analogues, c'est au niveau des comportements techniques que certaines différences sont sensibles chez les deux groupes. Par la nature et la fonction des éléments qui y ont été préservés, la grotte du Renne, apporte des informations sur les intentions de production et la nature et l'intensité des activités qui y ont été effectuées. Cette comparaison devrait servir à mieux cerner la fonction des habitats du Châtelperronien et de l'Aurignacien.

Dans un premier temps, la différence des intensités d'occupation peut être évaluée par le nombre des produits de débitage. L'ensemble des niveaux châtelperroniens a livré plus de 83 000 déchets et outils lithiques, contre environ 12 000 pour le niveau aurignacien (Connet 2002; Schmider 2002). Il est évident que la durée de fréquentation de la grotte du Renne a été très différente au Châtelperronien et à l'Aurignacien mais il faut noter toutefois l'incroyable quantité de matériel dans la couche Xb, plus de trois fois supérieure à celle des niveaux IX et VIII. C'est bien dans le niveau X que l'intensité ou la durée de l'occupation a été la plus forte, sans doute prolongée, selon les données stratigraphiques, par celle du niveau IX, le niveau VIII puis le niveau VII aurignacien correspondant à d'autres mode d'occupation (fig 6).

Contrastant avec cette activité de débitage, le calcul de la fréquence relative des outils lithiques par rapport aux déchets de

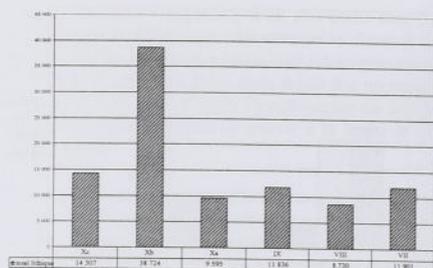


Figure 6. Nombre total d'artefacts lithiques par niveau d'occupation. Châtelperronien: X, IX et VIII; Aurignacien: VII (d'après Connet 2002; Schmider 2002).

taille montre que le taux en est relativement constant au Châtelperronien et qu'il varie autour de 7%. Il est, en revanche, beaucoup plus élevé à l'Aurignacien, puisqu'il atteint 15% (sans compter les fragments d'outils indéterminés, les chutes de burin, ou les débris issus de l'éclatement des pièces esquillées). Ce qui indique que les Aurignaciens avaient sans doute une activité de production plus forte lors de leurs séjours (tabl. 2). L'étude typologique des outillages lithiques a été exposée en détail dans les travaux de N. Connet (2002) et de B. Schmider et M. Perpère (2002). La liste de ces outillages est diagnostique des deux technocomplexes du Paléolithique supérieur, et donc, par définition, différente.

S'agissant des outils en matières dures animales ou de la parure, on ne voit pas sur quoi pourrait se fonder le calcul de l'indice de leur fréquence. Mais on peut noter que le nombre des outils en matières dures animales de l'Aurignacien est à peine inférieur à la moitié de celui des niveaux du Châtelperronien (70 contre 150 environ). Concernant l'origine des supports (et en dehors des espèces fossiles), il existe une véritable concordance entre les espèces fauniques présentes dans les habitats et les instruments façonnés, sans que l'on puisse déceler un apport lointain d'un type de support particulier. On note toutefois chez les Châtelperroniens une sélection d'espèces plus variée, avec notamment, des *fibulas* de hyène transformées en poinçons (d'Errico *et al.* 2003, 2004).

À un niveau plus général, deux caractères distinguent cependant les industries: d'une part, au Châtelperronien, le bois de renne n'a pas été travaillé, alors que les Aurignaciens ont su mettre à profit cette matière pour en faire des pointes de sagaies, deux brunissoirs, un ciseau et un percuteur (Julien *et al.* 2002); d'autre part, dans l'état actuel de l'étude, et contrairement à ce nous avions supposé initialement (Baffier & Julien 1990), aucune véritable pointe de trait en os ou en ivoire n'a vraiment été reconnue dans l'industrie châtelperronienne. Dans le reste de l'équipement, les types sont à peu près les mêmes aux deux époques, avec les mêmes proportions relatives: ce sont, par ordre d'importance, des poinçons sur fragments d'os longs, des lissoirs et des brunissoirs, destinés au traitement des peaux; des baguettes et bâtonnets en ivoire,

	Niveaux	N		%	N	
		produits lithiques	outils lithiques		Industrie os	Parure
Châtelperronien	X	62 626	3658	6%	124	24
	IX	11 836	986	8%	23	3
	VIII	8 730	608	7%	10	5
Aurignacien	VII	11 901	1 795	15%	70	10

Tableau 2. Indices des activités de production. Le pourcentage des outils lithiques a été calculé à partir du nombre (N) total d'artefacts lithiques. Les pièces du niveau VIII dont l'attribution au Châtelperronien a été mise en doute ne sont pas comptées ici (3 perles et un fragment d'anneau en ivoire (cf. Taborin 2002:255; White 2002:260-261).

dont l'usage reste mal déterminé; enfin, quelques os à compression, considérés comme des retouchoirs pour les outils de silex. À cela s'ajoute, pour le Châtelperronien, cinq tubes sur os de cygne et de vautour fauve et deux ou trois pioches sur longs éléments de côtes de mammoth.

La variété et le nombre d'objets de parure du Châtelperronien sont remarquables, et déjà bien connus: huit pendeloques sur canines de renard et trois autres sur canines de loup, de hyène et d'ours (en cours de percement), une sur croche de biche, et onze sur incisives de renne, de marmotte, d'ours, de cheval et de bovinés, trois sur premières phalanges vestigiales et métapode latéral de renne; les trois coquilles fossiles perforées ou rainurées déjà mentionnées (*Bayania lactea* et *Rhynchonella*), un anneau et un fragment découpé en ivoire (dont il faudrait déterminer s'il s'agit de déchets de fabrication ou d'objets en soi), enfin plusieurs fragments travaillés (Taborin 1990; White 2002). En comparaison, l'ensemble aurignacien semble bien pauvre: à l'exception d'une très belle pendeloque en ivoire et de cinq fragments apparentés, on ne trouve que deux ébauches de perles en ivoire, une perle tubulaire en os incisée de croisillons, une incisive d'ours percée, et une stalactite et un *Crommium* perforés (Taborin 2002; Julien et al. 2002) [2]. Ces deux ensembles trouvent leurs parallèles dans d'autres sites contemporains du Sud-Ouest pour le Châtelperronien, et de Belgique pour l'Aurignacien, mais leur nombre respectif est ici beaucoup plus élevé pour le premier et assez faible pour le second.

D'un point de vue technique, d'autres différences apparaissent. Le débitage du bois de renne, qui est, on l'a vu, propre aux Aurignaciens, se fait par entaille transversale et fente longitudinale, et le façonnage des sagaies et autres instruments par raclage vigoureux des tronçons fendus (Julien et al. 2002). Pour le travail de l'ivoire et de l'os, les techniques sont à peu près les mêmes chez les deux groupes. Les os longs, généralement éclatés par percussion pour en extraire la moelle, sont mis en forme par raclage longitudinal et les os d'oiseaux sont directement sciés pour obtenir des tubes ou des

perles cylindriques. Mais, alors que les Aurignaciens ne semblent pas avoir utilisé la technique d'extraction de baguettes par rainurage longitudinal (Liolios 1999), les Châtelperroniens l'ont employée pour extraire des baguettes épaisses et régulières sur les os longs. C'est ce que prouve la présence de deux déchets de débitage sur tibia de cheval qui montrent nettement les stigmates de ce travail (cf. Leroi-Gourhan 1963, fig. 2:7). Il semble donc que ce sont les Néandertaliens qui ont inventé cette technique de débitage, qui sera largement développée, après l'Aurignacien, à partir du Gravettien. On peut aussi constater des différences dans le degré d'élaboration des poinçons des deux ensembles. Au Châtelperronien, ils sont souvent puissamment raclés et entièrement façonnés, après, pour certains d'entre eux, une extraction du support par double rainurage ou fente longitudinale. Par ailleurs, leur étude à fort grossissement a révélé l'intensité de leur utilisation, avec des stigmates de réfection des parties actives et, sur un certain nombre d'entre eux, la présence de fines séries d'incisions parallèles presque effacées par l'usage (d'Errico et al. 2003, 2004). À l'Aurignacien, il s'agit le plus souvent de simples fragments d'os longs éclatés dont seule la partie active a été mise en forme. Ce sont des pièces peu élaborées et vite abandonnées. Les seules exceptions concernent un poinçon décoré de croisillons, un autre fragment mésial et une pièce particulière sur métapode de cheval fendu (cf. Julien et al. 2002, fig. 132-136). Soulignons que nos comparaisons ne portent que sur les productions de la grotte du Renne et qu'elles ne valent ici que pour juger du temps investi dans la fabrication et l'utilisation des poinçons.

Les activités

D'après la nature des équipements, la présence de déchets de fabrication et de consommation et la fonction supposée des outillages, il apparaît que les activités quotidiennes étaient globalement comparables. Seuls quelques traits techniques différencient ces productions.

- Taille de la pierre sur place (tous les segments des chaînes opératoires de débitage et de façonnage d'outils sont présents), associée à des percuteurs lithiques et des retouchoirs en os ou sur petits galets, avec en outre, pour l'Aurignacien, l'usage d'un percuteur doux en bois de renne.
- Travail sur place des matières dures animales (os et ivoire), mis en évidence par la présence de déchets techniques et d'objets abandonnés en cours de fabrication.
- Traitement des peaux, avec des instruments analogues, au Châtelperronien et à l'Aurignacien (poinçons, lissoirs, brunissoirs, outils lithiques).
- Activités de chasse, enfin, mais avec un équipement de chasse différent: il s'agissait sans doute de sagaies armées de pointes de silex au Châtelperronien (bien que les études tracéologiques n'aient pu le déterminer avec certitude (Plisson & Schmider 1990)) et certainement de têtes de sagaies en bois de renne losangiques et fusiformes, à l'Aurignacien.
- Activités de boucherie et de consommation sur place du gibier rapporté de la chasse.
- Un intérêt pour les objets de parure et la mise en place, dans

[2] Nous n'avons pas inclus dans le décompte de la parure châtelperronienne certains éléments du niveau VIII: les trois perles d'ivoire tubulaires et un fragment d'anneau en ivoire de morphologie très proche de ceux du niveau VII aurignacien pourraient avoir appartenu à ce dernier niveau. C'est ce que tentera de démontrer une future étude taphonomique des deux niveaux superposés.

les deux cas, de marquages spécifiques sur certains objets (séries d'incisions parallèles sur des tubes d'oiseau et des poinçons d'une part, croisillons sur une perle et un poinçon d'autre part). Sans en connaître les véritables usages fonctionnels, probablement multiples, rappelons que l'ocre est bien attesté dès le début du Châtelperronien (accumulations et meules) et qu'il teinte uniformément le sédiment du niveau VII (Leroi-Gourhan & Leroi-Gourhan 1964; Couraud 1991; Beaune 2003).

On constate donc un remarquable parallélisme entre les activités et les préoccupations des Châtelperroniens et des Aurignaciens, bien que nos hypothèses ne soient fondées, à l'évidence, que sur les témoins conservés de celles-ci. Il existait sans doute bien d'autres préoccupations qui n'ont pas laissé de traces et qui auraient peut-être pu marquer leurs différences. Quoi qu'il en soit, il est évident que notre description ne témoigne que de comportements ordinaires que nous retrouverons tout au long du Paléolithique supérieur.

La fonction des habitats de la grotte du Renne

Les données sur les saisons d'abattage, et en conséquence des occupations humaines, indiquent, par l'absence de bois de rennes mâles, sinon un de chute à l'Aurignacien, et la présence de massacres de rennes femelles ou de jeunes, un séjour d'hiver dans les deux cas.

Il s'agit donc toujours de séjours saisonniers (en tout cas pour l'Aurignacien et les Châtelperroniens du X), et la diversité des activités d'acquisition, de production et de consommation confirme que la grotte du Renne était considérée comme un camp de base, occupé par des groupes de famille et non seulement par des chasseurs en expédition.

L'une des principales différences concerne les durées totales et l'intensité de fréquentation. À ce point de l'analyse, il convient de distinguer, au sein de la séquence châtelperronienne, les niveaux les plus anciens et le plus récent. Dans les niveaux châtelperroniens X et IX, la très grande quantité d'artefacts, l'épaisseur des dépôts d'occupation, et le manque apparent d'arrêts dans leur sédimentation sont associés à de nombreux indices d'aménagements successifs d'unités d'habitation complexes. Ces édifices, toujours installés au même endroit vers le fond de la grotte, donnent la preuve de séjours répétés des mêmes groupes durant de nombreuses générations. Toutefois, la couleur un peu plus claire du sédiment du IX peut être corrélée à la baisse sensible du nombre de produits et déchets de toute nature, ce qui pourrait indiquer que le groupe était un peu moins nombreux vers la fin de cette phase de fréquentation.

Après un temps d'abandon, d'autres Châtelperroniens, dont on ne peut savoir s'ils étaient des descendants des précédents, reviennent quelque temps dans la grotte du Renne (couche VIII). Le sédiment de teinte jaunâtre enrobe de nombreux restes d'ours et les dépôts disséminés de l'activité humaine, sans trace apparente d'un aménagement volontaire de l'espace.

L'abondance de dents lactéales d'ours montre une fréquentation discontinue du porche de la grotte du Renne par les Hommes au profit des ours. Si des remaniements taphonomiques peuvent être invoqués, l'ensemble de l'industrie révèle une certaine cohérence traduisant un comportement différent de celui de la phase précédente. Il semble cette fois, si l'on en juge par les petites dimensions des produits et outils abandonnés, que ce nouveau groupe châtelperronien soit arrivé avec un lot de rognons de silex, exploités sur place jusqu'à l'exhaustion, sans se préoccuper d'aller se réapprovisionner dans les gîtes habituels à une trentaine de kilomètres. Les occupants ont cependant su sélectionner localement des chailles au grain fin, de très bonne qualité, qui leur ont fourni d'excellents supports laminaires. Les quelques instruments en os et déchets de fabrication ne témoignent guère d'une activité domestique très intense. Il est probable que la grotte ne constituait à cette phase qu'un lieu de passage et non un véritable camp de base.

Beaucoup plus tard, des Aurignaciens ont retrouvé le chemin de la grotte du Renne. S'ils ont installé à plusieurs reprises une tente au pied la paroi orientale, la faible épaisseur des dépôts et le nombre d'artefacts retrouvés suggèrent que la durée totale de fréquentation n'a pas dû être très longue. En revanche, lors de ces séjours, la production technique a été plus intense qu'au temps des Châtelperroniens si l'on en juge par la proportion élevée des outils lithiques et osseux. Peut-être peut-on supposer que les conditions climatiques plus clémentes faisaient qu'ils s'y attardaient à chaque fois moins longtemps que leurs prédécesseurs de la grande phase châtelperronienne. Cela pourrait expliquer, par exemple, que leur production d'industrie osseuse ait été expéditive: ils façonnaient sur place quelques outils d'usage quotidien, vite abandonnés. Cependant, les objets en ivoire, dont plusieurs abandonnés en cours de façonnage, suggèrent une production plus élaborée, résultant peut-être d'une collecte spécifique de cette matière première dans le territoire proche. Mais les objets finis ont été emportés ailleurs.

Itinéraires, espaces d'alliance (fig. 7)

Au-delà de la fréquentation d'un même territoire familial, constitué de lieux et de trajets habituellement parcourus au cours de la saison d'hiver, la question se pose de savoir où les deux communautés passaient le reste de l'année. Dans la région, les sites fréquentés aux deux époques sont rares, hormis l'occupation châtelperronienne de la Roche-au-Loup à Merry-sur-Yonne, situé à moins d'une douzaine de kilomètres et qui devait faire partie du territoire familial. On sait toutefois que la plupart des autres gisements du Paléolithique supérieur ancien du sud-est du Bassin parisien se rencontrent en fond de vallée et, notamment, dans les vallées de la Vanne et de l'Yonne (Schmider 2002). De nouvelles découvertes restent à faire dans ce type de contexte sédimentaire pour savoir si les territoires de nomadisme annuel des Châtelperroniens et des Aurignaciens "anciens" ne dépassaient pas un rayon d'une centaine de km autour d'Arcy.

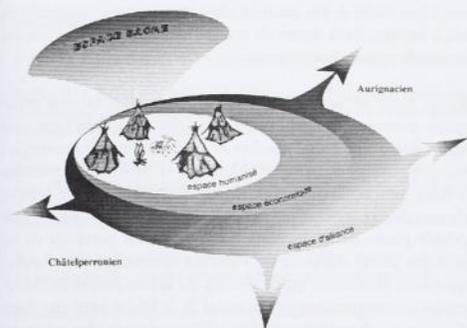


Figure 7. Espaces et territoires des Châtelperroniens et Aurignaciens : les espaces humanisés et économiques sont à peu près les mêmes mais les espaces d'alliance probables s'orientent dans des directions opposées (dessin D. Molez).

Il existe cependant quelques indices d'expéditions plus lointaines. L'un d'eux concerne l'apport des rares coquilles fossiles éocènes retrouvées au Châtelperronien comme à l'Aurignacien. Il est d'usage de rechercher les gîtes fossilifères possibles dans le périmètre le plus proche du site archéologique concerné, et Y. Taborin a proposé pour origine les dépôts auversiens et lutétiens des environs de Meaux et de Paris (Taborin 1990). Ce qui confirmerait que les deux groupes se déplaçaient vers le Nord au cours de la belle saison. Mais l'hypothèse que ces éléments de parure aient été acquis par échange ne peut non plus être exclue.

Sans doute, enfin, faut-il étudier de plus près les itinéraires annuels ou pluriannuels des nomades préhistoriques. Il est fort probable, en effet, que des contacts à plus longue distance ont été entretenus entre des groupes appartenant à la même culture, que ce soit pour des raisons symboliques, matrimoniales ou en quête d'un renforcement d'identité mutuelle. C'est que nous appellerons les "espaces d'alliance" (cf. Bonnemaison *ibid.*). Les seuls indices archéologiques de plus grands déplacements ou, du moins, de contacts, se fondent sur la distribution géographique de sites appartenant à la même culture. Selon les recherches de J. Féblot-Augustin sur les territoires paléolithiques, et la plupart des observations ethnographiques, il semble que les nomades chasseurs-cueilleurs, au cours de leurs déplacements annuels, dépassent rarement une distance de 300 km autour de leur camp de base (Féblot-Augustin 1997).

L'aire de répartition des sites des Châtelperroniens s'étend de la région cantabrique à l'Aquitaine et au Poitou, les sites d'Arcy en Bourgogne et de Châtelperron en Auvergne en représentant les extensions les plus continentales (Connet 2002). Si l'on trace un cercle théorique de 300 km de rayon tracé à partir d'Arcy, les habitats châtelperroniens qui y sont inclus sont d'une part, la grotte des Fées à Châtelperron, à 150 km environ au sud et, d'autre part, l'ensemble des occupa-

tions du Poitou (Quinçay, les Cottés, Belleroche), à 250 km environ vers l'ouest. Or, il faut noter que le seul gisement ayant livré une séquence châtelperronienne d'importance équivalente à celle de la grotte du Renne, avec une industrie d'os et un ensemble de parure analogues (pour ce que l'on en connaît aujourd'hui), et dans un contexte d'évolution chronologique identique, est celui de la Grande Roche à Quinçay (Levêque 1997; Granger & Levêque 1997). Il est donc possible que des relations régulières aient existé entre les groupes d'Arcy et de Quinçay [3]. Dans cette hypothèse, les *Bayania lactea* auraient aussi bien pu être ramassées dans les dépôts lutétiens de la façade atlantique, lors de trajets effectués vers l'Ouest.

La carte des gisements aurignaciens montre une toute autre configuration. En effet, les seuls gisements aurignaciens "anciens" dans le nord-est de la France sont ceux d'Arcy en Bourgogne et celui du Trou de la mère Clochette en Franche-Comté, situé à moins de 150 km vers l'est. Les convergences techno-typologiques entre les industries lithiques et osseuses des deux sites ont déjà été soulignées (Schmider 2002). Les autres sites inclus dans ce fameux cercle d'un rayon de 300 km suggèrent des itinéraires vers le nord et peut-être l'est. Les anneaux et les fragments de perles en ivoire d'Arcy présentent en effet une indéniable parenté avec les éléments de parure, attribués à l'Aurignacien, de Spy et du Trou Magrite en Belgique. Par ailleurs, R. White souligne aussi la similitude des techniques du travail de l'ivoire avec les ensembles aurignaciens du Jura Souabe, en Allemagne du sud (Otte 1979; Hahn 1992; White 2002). Il est donc possible que les Aurignaciens d'Arcy traversant le centre ou l'est du bassin parisien, y aient au passage collecté quelques coquilles fossiles. Pourtant, en dépit de la vraisemblance de ces "espaces d'alliance", les meilleures correspondances techno-typologiques de l'industrie lithique orientent aussi les itinéraires vers les sites languedociens du Gard: l'Esquicho-Grapaou et la Laouza (Bon & Bodu 2002; Schmider & Perpère 2002). Selon B. Schmider, "la rareté des jalons intermédiaires entre les sites du Midi de la France et les contreforts du Morvan n'empêche pas d'imaginer l'incursion de groupes empruntant le couloir rhodanien puis la vallée de la Saône, à la faveur de l'amélioration climatique de l'interstade" (Schmider 2002:280). Mais, dans ce cas, l'hypothèse d'une migration à la recherche de nouveaux territoires peut aussi être évoquée.

Conclusion

Cette comparaison des territoires ordinairement parcourus et des espaces domestiques et économiques, a mis en évidence des comportements d'acquisition et de consommation analogues entre les Châtelperroniens et les Aurignaciens. Mais, dans cette unité de lieu régionale, pouvait-il en être autrement? Les emplacements des gîtes et affleurements de matières premières lithiques ne peuvent guère avoir varié même si,

[3] Cette hypothèse ne pourra être confirmée que lorsque des comparaisons pourront être effectuées entre les différentes données des deux gisements.

à certaines périodes, ils étaient plus ou moins recouverts de sédiments ou de végétation; et les rivières qui charriaient des galets dans leurs alluvions ont aussi toujours coulé dans le même sens. Par ailleurs, l'étude de la faune a montré qu'au cours des périodes considérées, ce pays de plateaux creusé de quelques vallées était très favorable à la subsistance de troupeaux de rennes et de chevaux. Seule variait leur importance relative selon le climat. En conséquence, dans cet espace régional, les chasseurs n'avaient guère le choix et ils se sont seulement adaptés aux variations de la biomasse.

En revanche - et ce pourrait être la conséquence d'une fréquentation régulière millénaire -, les Châtelperroniens semblent témoigner de comportements plus complexes que les Aurignaciens. On l'a remarqué pour l'édification de leurs cabanes et l'agencement intérieur avec des arcs de dalles, on le perçoit aussi dans le choix raisonné de l'usage des chailles locales et du silex importé mais également dans celui des supports destinés à la fabrication de l'industrie osseuse et de la parure: grande variété des espèces animales sélectionnées (hyène, mammouth, marmotte, cygne, vautour fauve,...), adéquation de la morphologie naturelle des os à celle de la conception du produit fini (fibulas de hyène, côtes de mammouth, phalanges vestigiales de renne,...). Lorsque l'on ajoute à tout cela la consommation de viande d'ours ou de bison, la collecte de fossiles locaux et la diversité des techniques mises en œuvre, l'impression qui s'impose est celle d'une société en pleine effervescence intellectuelle, ouverte à toutes les curiosités et toutes les expérimentations nouvelles. Les Aurignaciens qui leur succèdent dans la grotte du Renne

semblent obéir à des normes plus strictes, peu imaginatives mais héritées sans doute de traditions mises en place depuis de nombreuses générations.

Enfin, nous ne pouvons souscrire à l'une des raisons invoquées pour expliquer la disparition des Néandertaliens, qui serait due à leur faible nombre et à leur isolement intrarégional. Il paraît, au contraire, évident que si les Châtelperroniens d'Arcy ont pu, dès le début de leur installation, faire preuve de tant de capacités d'innovation et cela tout au long de leur grande phase de fréquentation du site, c'est parce qu'ils ne sont pas restés confinés en situation autarcique. C'est pourquoi nous soutenons qu'ils ont dû, au moins durant les occupations correspondant aux niveaux X et IX (et peut-être dans d'autres conditions au niveau VIII) entretenir des relations constantes d'alliance avec leurs groupes apparentés du Sud-Ouest et, notamment, les plus proches, ceux du Poitou [4].

Tournés vers l'Ouest et le Sud-Ouest au temps des Châtelperroniens d'Arcy, les itinéraires et les espaces d'alliances changent carrément d'orientation au temps des Aurignaciens. Venus probablement du Languedoc oriental, des groupes aurignaciens seraient remontés vers le Nord, faisant du site d'Arcy l'une des étapes hivernales d'un nouveau territoire de nomadisme permanent plus septentrional. Une même adaptation de groupes paléolithiques dans un même territoire régional et d'étape saisonnière semble donc relever surtout de contraintes environnementales locales mais elle ne peut, en aucun cas, prouver des relations de filiation culturelle.

[4] L'une des hypothèses les plus plausibles pour expliquer la disparition des Néandertaliens est celle qui a été proposée par J. Pelegrin (1995): l'extinction aurait été la conséquence d'infections épidémiques involontairement transmises par des populations d'*Homo sapiens sapiens* venues d'ailleurs.

Bibliographie

- Baffier D. & Girard M. (1998) - *Les cavernes d'Arcy-sur-Cure*. Paris, La maison des roches. 120 p.
- Baffier D. & Julien M. (1990) - L'outillage en os des niveaux châtelperroniens d'Arcy-sur-Cure (Yonne). In: C. Farizy (dir.), *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France* 3:329-334.
- Beaune S.A. de (2002) - L'outillage sur galets. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIVe supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 199-213.
- Beaune S.A. de (2003) - Du grain à moudre sur les Néandertaliens. *La Recherche* 360:56-59.
- Bon F. & Bodu P. (2002) - L'industrie lithique taillée. Analyse technologique du débitage aurignacien. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIVe supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 115-134.
- Bonnemaison J. (1996) - *Gens de pirogue et gens de la terre. Les fondements géographiques d'une identité. L'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle*. Livre I. Paris, Éditions de l'ORSTOM. 248 p.
- Bravard J.-P. & Pourtier R. (2003) - Les territoires de l'eau. *Bulletin de l'association des géographes français-Géographies* 3:239.
- Connet N. (2002) - *Le Châtelperronien: réflexions sur l'unité et l'identité techno-économique de l'industrie lithique. L'apport de l'analyse diachronique des industries lithiques des couches châtelperroniennes de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. Thèse de doctorat d'université. Université des Sciences et Technologies de Lille I. 445 p.
- Couraud C. (1991) - Les pigments des grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne). *Gallia Préhistoire* 33:17-52.
- David F. (2002) - Les ours du Châtelperronien de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne). In: T. Tillet & L.R. Binford (dir.), *L'Ours et l'Homme*. Actes du colloque d'Hauterives-en-Royans 1997, *ERAUL* 100:185-191.
- David F., Connet N., Girard M., Lhomme V., Miskovsky J.-C., Roblin-Jouve A. (2001) - Le Châtelperronien de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne). Données sédimentologiques et chronostratigraphiques. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 98(2):207-230.
- David F. & Poulain T. (1990) - La faune des grands mammifères des niveaux XI et Xc de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne). Étude préliminaire. In: C. Farizy (dir.), *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France* 3:319-323.
- David F. & Poulain T. (2002) - Les mammifères. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIVe supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 51-95.
- d'Errico F., Zilhão J., Julien M., Baffier D., Pelegrin J. (1998) - Neandertal acculturation in Western Europe? A critical review of the evidence and its interpretation. *Current Anthropology* 39:1-44.
- d'Errico F., Julien M., Liolios D., Vanhaeren M., Baffier D. (2003) - Many Awls in our Argument. Bone tool Manufacture and Use from the Châtelperronien and Aurignacian layers of the Grotte du Renne at Arcy-sur-Cure. In: J. Zilhão & F. d'Errico (eds.), *The Chronology of the Aurignacian and the Transitional technocomplexes. Dating, Stratigraphies, Cultural Implications*. Proceedings of symposium 6.1 of the XIVth Congress of the UISPP, University of Liège, Belgium (september 2-8, 2001), *Instituto Português de Arqueologia* 33:247-270.
- d'Errico F., Julien M., Liolios D., Baffier D., Vanhaeren M. (2004) - Les poinçons en os des couches châtelperroniennes et aurignaciennes de la grotte du Renne (Arcy-sur-Cure, Yonne). Comparaisons technologiques, fonctionnelles et décor. In: P. Bodu & Cl. Constantin (dir.), *Approches fonctionnelles en Préhistoire*. Actes du XXVe Congrès Préhistorique de France, Nanterre (24-26 novembre 2000), p. 45-65.
- Farizy C. (dir.) (1990) - *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France* 3, 344 p.
- Féblot-Augustin J. (1997) - *La circulation des matières premières au Paléolithique*. *ERAUL* 75, 289 p.
- Girard M., Miskovsky J.-C., Evin J. (1990) - La fin du Würm moyen et les débuts du Würm supérieur. Précisions paléoclimatiques et chronostratigraphiques d'après les remplissages des grottes d'Arcy-sur-Cure. In: C. Farizy (dir.), *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France* 3:295-303.
- Granger J. & Levêque F. (1997) - Parure castelperronienne et aurignacienne: étude de trois séries inédites de dents percées et comparaisons. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences de Paris (Préhistoire)* 325:537-543.
- Hahn J. (1992) - *Eizeitschmuck auf der Schwäbischen Alb*. Ulm, Alb und Donau Kunst und Kultur 5. 56 p.
- Hublin J.-J., Spoor F., Braun M., Zonneveld F., Condemni S. (1996) - A late Neanderthal associated with Upper Palaeolithic artefacts. *Nature* 381:224-226.
- Julien M., Baffier D., Liolios D. (2002) - L'industrie en matières dures animales. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIVe supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 217-250.
- Leroi-Gourhan A. (1961) - Les fouilles d'Arcy-sur-Cure. *Gallia Préhistoire* 4:3-16.

- Leroi-Gourhan Arl. & A. (1965) - Chronologie des grottes d'Arcy-sur-Cure. *Gallia Préhistoire* 7:1-64.
- Leroi-Gourhan Arl. (2002) - Le temps de l'Aurignacien à Arcy-sur-Cure. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIV^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 45-47.
- Levéque F. (1997) - Le passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur: données stratigraphiques de quelques gisements sous-grotte du sud-ouest. In: J.-C. Miskovsky (dir.), *Karst et Archéologie. Quaternaire* 8(2-3):279-287.
- Liolios D. (1999) - *Variabilité et caractéristiques du travail des matières osseuses au début de l'Aurignacien: approche technique et économique*. Thèse de Doctorat, Université de Paris X-Nanterre, Département d'ethnologie et de sociologie comparative. 358 p.
- Mellars P. (1999) - Châtelperronian chronology and the case for Neandertal/modern human "acculturation" in Western Europe. In: C.B. Stringer, R.N.E. Barton, J.C. Finlayson (eds.), *Neanderthals on the Edge*. Oxford, Oxbow Books, p. 33-39.
- Otte M. (1979) - *Le Paléolithique supérieur ancien en Belgique*. Monographies d'archéologie nationale 5, Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire. 684 p.
- Pelegrin J. (1995) - *Technologie lithique: le Châtelperronien de Roc de Combe (Lot) et de La Côte (Dordogne)*. Cahiers du Quaternaire 20. Paris, CNRS Éditions. 297 p.
- Perpère M. & Schmider B. (2002) - L'industrie lithique taillée. L'outillage lithique. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIV^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 143-195.
- Plisson H. & Schmider B. (1990) - Étude préliminaire d'une série de pointes de Châtelperron de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure. Approche morphométrique, technologique et tracéologique. In: C. Farizy (dir.), *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île-de-France* 3:313-318.
- Schmider B. (dir.) (2002) - *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIV^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, 309 p.
- Taborin Y. (1990) - Les prémices de la parure. In: C. Farizy (dir.), *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions: examen critique des documents archéologiques*. Nemours, Éd. A.P.R.A.I.F., *Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île-de-France* 3:335-344.
- Taborin Y. (2002) - Les objets de parure. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIV^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 253-256.
- White R. (2002) - Observations technologiques sur les objets de parure. In: B. Schmider (dir.), *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*. XXXIV^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, CNRS Éditions, p. 257-266.
- Zilhão J. & d'Errico F. (2000) - La nouvelle bataille aurignacienne. Une révision critique de la chronologie du Châtelperronien et de l'Aurignacien ancien. *L'Anthropologie* 104(1):17-50.